

Figures de la figure

Sémiotique et rhétorique générale

Sous la direction de
Sémir BADIR
& Jean-Marie KLINKENBERG


Pulim

Présentation

Sémir Badir & Jean-Marie Klinkenberg

Chercher à faire l'état des rapports entre sémiotique et rhétorique, trente-cinq années après la parution de *Rhétorique générale*, à quoi bon ? Qui, ou qu'est-ce que cela sert ? Un tel état des lieux correspond-il simplement à une récapitulation du chemin parcouru, ou bien peut-il être aussi un bilan prospectif pour des travaux à venir ? Bien que beaucoup de sémioticiens se soient préoccupés de rhétorique et que beaucoup de rhétoriciens se soient préoccupés de sémiotique, ces interrogations n'ont jamais abouti à une évaluation qui satisfasse les uns et les autres.

Non que la question du rapport entre sémiotique et rhétorique soit si simple qu'elle ne se pose même pas (et pour certains c'est le cas : on pourrait en effet avancer que si la rhétorique linguistique est une province des sciences du langage, alors la rhétorique générale doit être dans le même rapport avec la sémiotique générale, la pertinence de la première étant garantie par celle de la seconde). Non que le sujet ait été épuisé en cours de route, ou que son enjeu soit devenu obsolète. C'est plutôt que la question de la place de la rhétorique dans la sémiotique et celle des apports de la sémiotique à la rhétorique sont largement restées jusqu'ici en suspens. D'abord pour des raisons historiques qui seront examinées par certains des contributeurs de l'ouvrage. Mais aussi parce que quelque chose dans la rhétorique a toujours résisté à une

« sémiotisation » définitive, et qu'en retour la sémiotique élabore des objets, et des enjeux, que les rhétoriciens ne sauraient prévoir.

Aussi la question du rapport entre sémiotique et rhétorique est-elle loin d'être oiseuse. Depuis *Rhétorique générale*, la rhétorique contemporaine des figures a fait du chemin, intégré de nouveaux domaines d'étude, rencontré d'autres courants de pensée que la sémiotique structurale à laquelle elle s'était alimentée aux origines, avec Jakobson, Barthes, Todorov et d'autres. La sémiotique, de son côté, n'est pas en reste ; elle aussi a connu des mutations théoriques qui ont assigné de nouvelles directions à sa recherche. L'actualisation consiste donc à se demander si la rhétorique et la sémiotique, dans leurs états actuels respectifs, trouvent encore un terrain d'entente au niveau le plus général de conceptualisation. Du reste, il n'est pas opportun de borner cette actualisation aux rapports que la rhétorique entretient avec la seule sémiotique : elle peut s'étendre aux sciences du langage en général.

Il y a toutefois davantage à proposer qu'une actualisation. L'occasion est également donnée de faire retour sur un *programme* : observer ce qui a été accompli en rhétorique depuis que le projet d'une rhétorique générale a été formulé ; quels ont été les obstacles et quels les contournements ; et comment ont interagi le projet rhétorique et l'aventure sémiotique. Il s'agit donc, en somme, d'éprouver la durée d'un projet théorique, que n'auront soutenu ni la constitution d'une discipline à part entière (avec ce que cette mise en place aurait entraîné d'effets institutionnels) ni même, pour dire le vrai, une reconnaissance univoque de la part de la communauté des chercheurs (comme en atteste le caractère hautement aléatoire de sa référencement bibliographique). Que ce projet perde trente-cinq ans après son lancement, dans sa conceptualisation comme par le caractère effectif des recherches qui peu ou prou s'en réclament, conduit à réévaluer — sinon à évaluer enfin — son ambition même. La rhétorique générale aurait-elle, par quelques ressorts qui n'auraient pas été bien perçus jusqu'ici par une bonne partie des sémioticiens, trouvé une solution pour la modélisation du sens ?

Il conviendrait de poser la question aux intéressés. Et les trois articles qui ouvrent le présent recueil se proposent précisément d'interroger la place de la rhétorique dans une théorie générale du langage. Il est certainement encourageant que Jean-Marie Klinkenberg et Jacques Fontanille s'accordent pour étendre à l'ensemble de l'activité discursive l'application des classes d'opérations capables de générer, en la raisonnant, la variété des figures rhétoriques. Et cela chacun à partir d'une pratique spécifique d'analyse des discours : pour le premier, à

partir de l'analyse rhétorique — et précisément au sein du Groupe μ , qui a lancé le projet d'une rhétorique générale —, et, pour le second, à partir d'une analyse sémiotique. Comme le souligne Fontanille, cette ambition est analogue à celle qui a conduit la linguistique à passer de la langue à la parole ; mais elle témoigne en outre d'un projet autrement plus général, puisque ce qui concernait uniquement les langages verbaux est ici envisagé pour l'ensemble des sémosis et de leurs énonciations. François Rastier propose, pour sa part, une action similaire d'opérationnalisation des figures rhétoriques dans la construction du sens, dans le cadre d'une sémantique linguistique, dite « interprétative », dont il est l'instigateur.

La contribution de Rastier, telle qu'on vient de la présenter, peut à première vue paraître plus modeste, se restreignant, quant aux objets, aux figures de sens (ou tropes) et, quant à leur application, au domaine linguistique. En réalité, c'est une autre forme de généralisation, plus épistémologique que modalisatrice, que fournit son argument. L'intégration des processus rhétoriques à une théorie linguistique demande en effet à être située en termes de réception historique du projet néo-rhétorique dans le contexte des sciences du langage. Rastier ouvre ainsi un second volet de réflexions théoriques qui prennent appui sur l'histoire pour affirmer les spécificités épistémologiques de la néo-rhétorique.

Dans cette perspective, la contribution de Jan Baetens rend problématique l'inscription même de la néo-rhétorique dans la sémiotique. Il fait remarquer, à la suite de Paul de Man, que rhétorique et sémiotique ont longtemps été plus opposées que perçues comme complémentaires. Et d'observer que c'est l'affirmation de cette complémentarité qui fait la nouveauté du projet du Groupe μ . Encore faut-il se demander qui a fait les frais, s'il y en a, du rapprochement. Pour Baetens, ce serait la sémiotique : depuis l'époque structurale, celle-ci a en effet été obligée de reprendre en considération ce qu'elle avait d'abord délaissé, à savoir le discours. Pour Sémir Badir, intéressé à la même question, ce serait au contraire la rhétorique qui a dû fournir le plus d'efforts. La néo-rhétorique n'a pu se rapprocher de la sémiotique qu'en se détournant de son paradigme d'origine (celui que Rastier appelle justement le paradigme rhétorique !) et adopter de ce fait une perspective logicisante. Cependant, le parcours même de la théorie développée par le Groupe μ atteste des difficultés, voire des remords, de cette conversion, comme en témoigne un concept tel que celui de « degré zéro local ».

On aura remarqué que l'œuvre du Groupe μ est mise à l'honneur dans le débat. Le présent volume est d'ailleurs partiellement une retombée du colloque international « Sémiotique et rhétorique générale » tenu au Centro Internazionale di Semiotica d'Urbino les 11, 12 et 13 juillet 2002 à l'initiative du groupe, colloque dont certaines communications sont reprises ici.

Quelques lignes retraçant brièvement la vie du Groupe μ seront peut-être utiles au lecteur. Ce groupe né à la fin des années soixante rassemblait alors une demi-douzaine de chercheurs de l'Université de Liège, chercheurs engagés dans des travaux de littérature, de linguistique, de philosophie, de communication. En 1970, un premier ouvrage collectif, à tendance structuraliste, paraît sous la signature du collectif : *Rhétorique générale*, ouvrage qui connaîtra un retentissement certain (il sera tôt traduit en une quinzaine de langues) et auquel la réputation du Groupe demeurera liée. Sept ans plus tard, leurs réflexions trouvent un habitacle dans *Rhétorique de la poésie*, où se manifeste un tropisme plus affirmé pour les questions discursives. Mais c'est dès les débuts que la question de l'intégration de la rhétorique à la sémiotique est posée (elle le sera explicitement dans le titre d'un recueil de 1979, *Rhétoriques, sémiotiques*). En 1992, ce sera le *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*. Cet ouvrage, également devenu un classique, dénote, sinon un changement de direction, du moins une inclination renouvelée vers les productions visuelles. Il indique surtout un renforcement au sein du groupe de la perspective cognitive, présente dans certains travaux des débuts (dont ceux qui sont publiés dans *Recherches rhétoriques*, le mythique numéro 16 de la revue *Communications*). Depuis lors, Francis Édeline et un des auteurs de la présente introduction, Jean-Marie Klinkenberg, tous deux membres d'origine, ont assuré la poursuite des recherches du groupe. Au total, et sans préjudice des travaux individuels, une petite centaine de travaux ont été publiés sous le nom collectif de Groupe μ , qui apparaît donc comme une sorte de Bourbaki des sciences humaines.

Le présent recueil reflète assez largement les directions de recherche qui ont été pointées par le Groupe μ au long de son existence. Dans la première partie, les contributeurs ont principalement considéré la rhétorique générale en tant que projet théorique. Dans les deux parties suivantes, c'est l'application de ses instruments d'analyse qui sont évalués et mis à l'épreuve ; d'abord au sein de la sémiotique visuelle, laquelle a annexé un domaine considérable aux applications traditionnellement réservées à la rhétorique ; ensuite dans un examen

des champs d'investigation qui s'ouvrent à elle parmi les autres sémiotiques, et notamment lorsqu'on prend en compte les sémiotiques complexes, comme y invitait le projet de départ.

La contribution d'Herman Parret, qui ouvre la partie consacrée au domaine visuel, part d'une tentative d'homologation des travaux du Groupe μ avec un traité de peinture de la Renaissance italienne : le *De Pictura* d'Alberti. Tentative étonnante de prime abord mais en fin de compte assez probante, elle a le mérite de montrer que la tension entre l'iconique et le plastique, telle que le Groupe μ l'a mise au jour, en trouvant un antécédent dans la distinction faite par Alberti entre la rhétorique historiale et la rhétorique formelle, est confirmée par une tradition à la fois théorique et pratique. C'est en regard d'autres théories de l'image, en particulier de celle de Wölfflin, que Fulvio Vaglio questionne pour sa part la transposition des concepts de la rhétorique, soutenus à l'origine par des exemples linguistiques, au domaine visuel. Deux instruments théoriques sont ainsi examinés : la notion de « degré zéro » et les opérations fondamentales de production des figures. Ces rapprochements et homologations débouchent sur une interrogation plus générale : quelle spécificité est susceptible d'assurer à la théorie rhétorique son autonomie parmi toutes les théories qui abordent et analysent les productions visuelles ?

Pour s'en faire une idée, Tiziana Migliore étudie le parcours épistémologique du Groupe μ . Au logicisme qui animait la polémique avec d'autres rhétoriciens dans le domaine linguistique, le groupe a préféré les avancées accomplies dans les sciences, grâce aux physiciens de la couleur, aux neuro-psychologues et aux psychologues de la perception. Il est vrai que c'est alors la part sémiotique qui entre en connexion avec les avancées scientifiques. La part rhétorique demeure, elle, de l'ordre de l'interprétation, et la conjonction des deux systèmes sémiotiques, l'iconique et le plastique, dans une rhétorique icono-plastique revient comme l'une des clefs de voûte de l'apport μ -tologique (pour reprendre ici le néologisme joyeux de Göran Sonesson) à l'analyse du visuel.

Sonesson a depuis plusieurs années entamé un dialogue avec le groupe liégeois. À l'occasion de ce recueil, il mène une critique des oppositions techniques qui innervent l'analyse rhétorique du visuel (conjonction *vs* disjonction ; absence *vs* présence) en partant des exemples mêmes auxquels recourt le *Traité du signe visuel*. Mais, alors qu'il partage avec le Groupe μ un même intérêt pour la psychologie de la perception, Sonesson réclame de ses membres plus de cognitivisme

encore que ceux-ci n'en arborent ; l'objectif est en effet de passer du discontinu de la structure au continu de la perception, en prenant appui sur les conceptions de Peirce sur l'indexicalité et de Husserl sur la méréologie.

Marc Bonhomme aborde quant à lui une question technique précise : peut-on transposer la figure de la métonymie au domaine de l'image ? Il faut chercher à savoir en effet où se situent les possibilités d'import/export rhétorique entre les différents domaines sémiotiques. Est-ce au niveau des « opérations fondamentales de l'analyse », ou au niveau des figures ? En fournissant une réponse en deux temps — négative quant aux moyens, positive quant aux effets —, Bonhomme confirme que ce n'est pas au niveau des figures proprement dites que peut se jouer la généralisation d'un modèle rhétorique — à cet égard, il n'y a guère qu'une analogie entre la rhétorique linguistique et la rhétorique de l'image — mais que c'est bien dans sa relation à la théorie sémiotique — tout aussi généralisante — que se situe la généralité du fonctionnement rhétorique.

Sonesson et Bonhomme appuient leur démonstration sur l'analyse d'images publicitaires. Et sans doute la publicité offre-t-elle des exemples particulièrement variés dans le cadre d'un inventaire des figures rhétoriques visuelles. Il importe toutefois également de vérifier qu'au-delà des illustrations à visée théorique, la rhétorique est apte à l'analyse d'un corpus particulier. Agnès d'Izzia nous en offre l'opportunité par son analyse comparative des représentations du corps masculin et du corps féminin dans un corpus d'images de mode étalé sur cinquante années de presse.

De quelque manière qu'on la tourne, la question de la généralisation est bien ce qui innerve le présent recueil. Quelle modélisation théorique est à même de satisfaire au mieux cette généralisation de la rhétorique ? Et, si l'on admet de considérer la conception programmatique de *Rhétorique générale* comme l'une des propositions les plus fiables en la matière, quels aménagements, quels enjeux, quelles conséquences celle-ci entraîne-t-elle ? Telles étaient les questions posées dans la première partie de l'ouvrage. Quand on passe du domaine linguistique au domaine du visuel, qu'en est-il au juste de cette prétention généralisatrice ? Quels sont les pièges qu'elle tend, quelles sont les pistes de recherche qu'elle indique ? La deuxième partie du recueil, entièrement consacrée à la question du visible, a déployé les diverses facettes de ce problème de migration des concepts, en prenant en compte à la fois la *Rhétorique générale* et le *Traité du signe visuel*.

Dans la troisième partie, il s'agit de bien autre chose encore. Jusqu'ici la généralisation du rhétorique avait pu prendre appui sur la sémiotique, sans chercher à remettre en cause l'organisation de son territoire. Or, il n'est pas vrai qu'on couvre la totalité de la sémosis une fois qu'on a traité des sémiotiques linguistiques et des sémiotiques visuelles. Qui plus est, le partage débonnaire, trop peu interrogé, entre linguistique et visuel laisse dans l'ombre toute une série de phénomènes qui contestent ce partage. Jan Baetens en décrit brièvement à la fin de sa contribution, en rappelant que le texte est en un certain sens lui-même visuel. On retrouve là ce qu'Anne-Marie Christin a développé comme un paradigme de « l'écran », et que la redécouverte du plastique par le Groupe μ permet également de concevoir. De fait, le partage entre linguistique et visuel n'est pas sémiotiquement fondé, mais correspond à une simple distribution sociale des pratiques. Il faut alors observer comment s'opère la conjonction du linguistique et du visuel dans un énoncé. Et c'est ce à quoi s'attellent ici-même Inna Merkoulouva et Nicole Pignier. Ce rapport, ou l'interrogation de ce rapport, est susceptible de ressortir du rhétorique. Merkoulouva s'intéresse à l'organisation graphique, dans les œuvres tant littéraires que musicales, et y observe que les effets rhétoriques y sont notamment dus aux composantes plastiques de l'énoncé. Ceci a pour effet d'inscrire au sein du visuel une hétérogénéité intrinsèque que Pignier cherche aussi à saisir. Dans l'écriture multimédia, les figures deviennent multimodales : elles font le lien entre les différentes modalités énonciatives de l'œuvre. Le poème d'une artiste québécoise manifeste le lieu d'un chiasme où plasticité et textualité jouent ainsi l'une avec l'autre pour composer un texte-mouvement.

Si donc le visuel ne constitue pas un domaine homogène, on doit alors démultiplier les sémiotiques nécessaires pour couvrir ce vaste territoire encore trop peu défriché. Des sémiotiques aptes à rendre compte tant des caractéristiques formelles des phénomènes qu'on y rencontre (point de vue adopté par le Groupe μ dans sa distinction de l'iconique et du plastique) que des usages et des pratiques.

Cependant, l'hétérogénéité du visuel ne se limite pas à ces potentialités polysémiotiques. En fait, la frontière entre le sémiotique et le non sémiotique est condamnée à rester particulièrement floue dans le domaine visuel. Car c'est de sa saisie visuelle que dépend avant tout, plus que de tout autre sens, la constitution du réel. Il s'ensuit qu'un jeu

— qui est encore du ressort de la rhétorique — est rendu possible sur le lieu même de cette frontière. L'objet perçu est souvent sémiotisable à travers ses caractéristiques visuelles, tandis qu'en retour l'énoncé sémiotique reste doté de solides caractéristiques matérielles qui peuvent en faire un objet du monde parmi les autres. Aussi, l'énoncé visuel est presque toujours susceptible d'être pris pour un objet non sémiotique, et vice versa ; surtout lorsqu'un objet et une image viennent à être rapprochés. Le cas du trompe-l'œil, qu'étudie Odile Le Guern, permet d'entrevoir l'ampleur de la problématique. Il est remarquable que la rhétorique soit ici le moyen privilégié pour aborder l'indécidable : la rhétorique ne fait pas que déplacer les frontières ; elle est aussi ce qui permet de les désigner et de construire des lieux de passage.

Enfin il faut aussi admettre la possibilité qu'il existe des sémiotiques qui ne sont ni visuelles ni linguistiques. C'était du moins une hypothèse qui pouvait tenter des musicologues, comme ici Jean-Pierre Bartoli et Nicolas Meeüs. Pour élaborer la rhétorique musicale, il faut tableur sur l'existence d'un langage musical. Postulat qui ne mène pas à tomber dans le piège d'un référentialisme complaisamment projectif, impropre à dire quoi que ce soit sur la spécificité de telle ou telle structure musicale, ou à se contenter d'un formalisme étranger aux processus d'énonciation. Sur des exemples particuliers empruntés à Bach et à Haydn, Bartoli et Meeüs démontrent que le modèle μ -tologique est apte à mettre en évidence les effets rhétoriques spécifiques au langage musical, et qu'il peut même contribuer à les valider en homologuant l'existence d'une « plasticité » propre au domaine sonore.

Lorsque la rhétorique a opéré son retour dans le champ du savoir, dans la seconde moitié du XX^e siècle, elle n'a cessé d'être une incitatrice pour les sciences du langage. Elle a en effet invité celles-ci à briser les limites qu'avec une indubitable pertinence méthodologique elles s'étaient données au début du même siècle. La nécessité de rendre compte du dynamisme instaurateur de la sémiosis, qui est celui de la science comme celui de l'art, invitait ces sciences du langage à s'élargir dans trois dimensions. En longueur, elles étaient invitées à rendre compte du phrastique et du discursif, voire même du continuum entre le linguistique et ce qui est réputé non linguistique. En hauteur, il s'agissait de rendre compte de l'ambivalence, de la polyphonie, des feuilletages de sens, des conflits qui se posent et se résolvent parfois dans le même temps, dans la figure comme dans les énoncés complexes. En largeur, il fallait rendre compte de l'articulation entre les signes et le

monde, monde dont les sujets sentant, connaissant et agissant sont des composants privilégiés.

Il serait naïf de croire que c'est partout et toujours la rhétorique qui a déclenché ce mouvement. Mais qu'elle y ait joué un puissant rôle d'incitatrice n'est pas douteux. Ce mouvement d'élargissement n'est pas terminé. Puissent les réflexions ici rassemblées le prolonger.

Les éditeurs ont plaisir à remercier François Provenzano pour l'aide qu'il leur a apportée lors de la relecture du manuscrit.

NE PAS DIFFUSER